

Il y a souvent, et surtout chez les plus grands, des petitesesses qui sont peut-être la rançon de la grandeur. Or, dénier de la grandeur à Ramuz me paraîtrait inintelligent.

Si l'ironie spirituelle ne perd jamais ses droits, l'impartiale justice doit conserver toujours les siens.

Si Ramuz, par certains de ses travers, peut agacer ou prêter à sourire, il n'en est pas moins un écrivain digne de ce nom et qui atteint souvent à la vraie grandeur.

Combien sont rares aujourd'hui, parmi les plus « célèbres », ceux qui peuvent mériter semblable éloge!

GEORGES BATAULT.

MUSIQUE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Spectacle coupé.*

Le nouveau spectacle de l'Opéra-Comique comprend deux actes inédits, le *Fou de la Dame*, chanson de geste de M. Marcel Delannoy, où le chant et le geste se mêlent en effet dans le cadre d'un jeu d'échecs imaginaire, et *Rayon des Soieries*, opéra-bouffe de M. Manuel Rosenthal, qui nous montre, dans le décor d'un grand magasin, une reine exotique, furieusement éprise du jeune vendeur qui lui fait l'article. A ces deux créations s'ajoutent l'*Angélique* de M. Jacques Ibert, farce montée naguère par Mme Beriza, et l'*Amour Sorcier* dont le passage de Mme Argentina à Paris nous vaut une brillante reprise.

Mis à part l'étincelant chef-d'œuvre de M. Manuel de Falla, ce spectacle dont notre jeune école fait les frais promet un peu plus qu'il ne tient. Il séduit les connaisseurs par les possibilités qu'ils y découvrent, les dons créateurs qui s'y manifestent, les chances de réussite qu'on distingue aussi bien chez M. Jacques Ibert que chez M. Delannoy, ou même chez le plus jeune et le moins personnel des trois, M. Manuel Rosenthal. Il déconcerte en revanche par la timidité ou les erreurs de sa réalisation — et en disant cela nous pensons à la fois à la présentation scénique triste et plate du *Fou de la Dame*, aux trahisons d'un orchestre qui manquait visiblement de répétitions, aux hésitations de facture que révèle la musique fraîche et spontanée de M. Delannoy, à l'emploi par trop égoïste que M. Jacques Ibert fait de ses dons et de son savoir. S'il fallait

résumer l'impression qu'on éprouve, on dirait que le théâtre qui a accueilli ces trois musiciens, et ces musiciens eux-mêmes, n'ont su ni les uns ni les autres mettre toutes les chances de leur côté.

Pour que ce spectacle fût tout à fait réussi, il eût fallu non seulement que l'Opéra-Comique ne négligeât rien de ce qui dépend de lui, mais aussi que les trois auteurs missent en commun leur bagage. Il eût fallu qu'on retrouvât chez le compositeur du *Fou de la Dame* la virtuosité de plume et le savoir-faire de M. Jacques Ibert, que M. Manuel Rosenthal fût doué de l'imagination de M. Delannoy, et que la sensibilité et les facultés d'invention mélodique de ce dernier fussent départies au musicien d'*Angélique*.

§

MM. Ricou et Masson, prisonniers d'une situation dont il est juste de reconnaître qu'elle est tragique, semblent avoir hésité à jouer leur partie à fond. Non avec *Angélique*, qu'ils ont montée avec agrément et dans des conditions très convenables, mais avec le *Fou de la Dame*. C'est déjà très joli et très généreux de leur part d'avoir accueilli cette musique et ce poème qui rompent avec leurs habitudes et celles de leur public. Mais au moment de mettre l'ouvrage en scène la voix de la raison s'est fait entendre. Que dit-elle, cette voix ? Elle rappelle sans cesse aux directeurs de nos scènes lyriques qu'un acte de musique moderne peut éventuellement intéresser la critique, mais n'a aucune chance de faire une carrière durable. Elle les met en garde contre les entraînements sentimentaux. Elle leur conseille de réduire leur mise, puisque aussi bien celle-ci est perdue d'avance.

MM. Ricou et Masson ont obéi à la voix de la raison. Il suffit de regarder le décor, les costumes, les éclairages du *Fou de la Dame* pour constater que le budget de notre seconde scène lyrique n'a pas été compromis dans une aventure incertaine. Les costumes pourront resservir ailleurs, dans quelque drame lyrique et historique de M. Bruneau. Les tentures qui remplacent économiquement les trois quarts du décor auront, elles aussi, un jour ou l'autre, leur utilisation. Et comme l'ima-

gination elle-même est chose coûteuse, on n'en a pas fait dépense. Cette action irréaliste, ce rêve éveillé qui réclamait une mise en scène éblouissante et audacieuse est traitée dans un style neutre et bâtard, qui tient le milieu entre la reconstitution moyenâgeuse et la stylisation prudente des pièces du jeu d'échecs. En fin de compte, la partie visuelle du spectacle emprunte tout son intérêt à l'élégance, au métier chorégraphique et à la maîtrise d'une danseuse, Mlle de Rauwera, qui a fait du personnage épisodique de Joli-Mai l'héroïne effective du poème.

§

Les Galeries Lafayette ont obéi, elles aussi, à ce qu'elles croyaient la voix de la raison. Mais ce n'était pas la voix de la raison. C'était celle du diable, qui a soufflé de bien perfides conseils aux Services de Publicité de ce grand magasin.

On sait que le décor, les accessoires, les costumes de l'opéra-bouffe de M. Manuel Rosenthal ont été offerts par les Galeries Lafayette. Il ne manquera pas de gens pour trouver scandaleuse cette combinaison astucieuse du mécénat et de la publicité. Nous ne partageons pas leur émotion et nous avouons ingénument ne pas faire de différence essentielle entre le capitaliste qui commande un théâtre pour donner à sa petite amie l'occasion de se produire, et le négociant qui équipe un acte lyrique pour voir le nom de sa maison figurer en bonne place sur le programme. Dans les deux cas, les Beaux-Arts profitent des faiblesses humaines, et tirent leur épingle du jeu. La seule faute que puisse commettre un négociant, improvisé mécène, est d'accomplir sans magnificence un geste dont il ne tirera de conséquence publicitaire que s'il est magnifique. On a donc été surpris, à juste titre, des apparences plus que modestes du cadre dans lequel se déroule l'opéra-bouffe de M. Rosenthal, et du manque d'allures d'une figuration qui est pourtant censée représenter la clientèle d'un établissement où fréquentent les Parisiennes les plus élégantes. Du seul point de vue du prestige des ateliers d'art que dirige M. Dufrene, l'erreur commise est inconcevable, sur le plan de la logique pure s'entend, car pratiquement le petit acte de M. Rosenthal n'a pas une impor-

tance telle que le public s'arrête longuement à l'insuffisance de sa présentation et en découvre le côté paradoxal.

§

Que dire des partitions elles-mêmes?

M. Jacques Ibert est un ancien Prix de Rome sur lequel l'influence de M. Maurice Ravel est plus sensible que celle de l'École. Il jongle comme pas un avec les timbres de l'orchestre, il évolue à travers les modulations avec une habileté et une sûreté de main étourdissantes qui le classent, pour ce qui est du métier, à la tête de la jeune génération, dont il est d'ailleurs l'aîné. Mais il sacrifie à sa propre volupté de virtuose le plaisir de l'auditeur. Les raffinements, malices, subtilités, pointes et facettes de son discours étincelant échappent en grande partie à un public de théâtre, et les initiés eux-mêmes s'essoufflent à le suivre.

Autre disciple de Ravel, M. Rosenthal possède aussi un adroit métier, une aisance de plume qui surprend chez un compositeur de vingt-six ans. Mais tandis que M. Jacques Ibert a par surcroît des idées, dont il fait d'ailleurs peu de cas et d'usage, le musicien du *Rayon des Soieries* ne semble pas avoir reçu encore la visite de la Muse. L'invention mélodique, chez lui, est courte ou dépourvue de caractère frappant. Autour des fantoches du livret de M. Nino, chef de rayon, calicot, vendeuse, souveraine d'opérette, le compositeur agite et fait mousser une matière sonore qui n'est pas désagréable en soi, mais dont on distingue mal l'utilité.

M. Delannoy pourrait être un musicien exquis si seulement sa musique était un peu plus « faite ». Il est plein d'idées, il possède un sentiment naturel du discours musical, chose très rare à notre époque, où chacun se tire d'affaire par une grimace, une pirouette, et tourne court faute de souffle et d'imagination. Ecoutez la « Sarabande ». Ecoutez le « blues » final dans lequel les connaisseurs ne manqueront pas de retrouver le souvenir de certaines réussites délicieuses de l'art vocal anglo-américain d'après-guerre, de *May be* chanté par Virginia Rea et Franklin Baur, ou de *Blue River*, dans l'inoubliable version des Revellers. Mais M. Delannoy est-il tout à fait maî-

tre de sa forme? Nous n'en avons pas le sentiment. Son orchestre, par endroits, reste trouble et hésitant. Il s'agirait de savoir si l'influence de M. Honegger convient au tempérament de M. Delannoy, dont l'inspiration délicate réclame, semble-t-il, des formes plus transparentes et plus finement ajustées.

Nous souhaitons d'ailleurs nous tromper, en formulant ces quelques restrictions. Nous avons même, pour une fois, la certitude de nous tromper. M. Jean Marnold nous écrit en effet : « *Le Fou* est de la musique, et de la plus rare. Ce jeune musicien possède tout ce qui ne s'apprend pas, et sa maîtrise naturelle d'écriture est prodigieuse. » Nous nous en voudrions de ne pas mettre ce témoignage sous les yeux des lecteurs du *Mercur de France*. Notre éminent confrère est de ceux dont les pronostics se réalisent, et dont les intuitions se vérifient. N'oublions pas que, dès 1903, au sortir de la première audition du *Quatuor* de Ravel, il écrivait, ici même : « Il faut retenir le nom de Maurice Ravel. C'est celui d'un des maîtres de demain ». Il était le seul à l'époque à faire crédit à un compositeur auquel les meilleurs musiciens du temps venaient de refuser le Prix de Rome.

Par intérim,

DOMINIQUE SORDET.

PUBLICATIONS D'ART

Samuel Rocheblave : *Les Arts plastique de 1500 à 1815*, de Boccard. — Louis Hautecœur : *Considérations sur l'art d'aujourd'hui*, Librairie de France. — Camille Mauclair : *Un siècle de peinture française (1820-1920)*, Payot. — Jean d'Udine : *Qu'est-ce que la Peinture?* Laurens. — E. Marguery : *L'Œuvre d'Art*, Alcan. — Paul Audra : *La Vision et l'expression plastiques*, Chéron. — Despujols : *Les Bases réorganisatrices de l'enseignement de la peinture*, Povolozky. — Pascal Forthuny : *Entretiens avec une ombre*. — Odic-Kintzel : *Cultive ta statue*, Editions Montaigne. — Mémento.

L'histoire de l'art, celle de la littérature sont trop souvent étudiées isolément, alors qu'il serait nécessaire de les placer au milieu des faits historiques. On ne comprend certaines œuvres que mêlées à l'époque où elles sont apparues. On a trop souvent considéré le génie, même le talent, comme une force qui brisera toutes les résistances. La même plante croît ou végète suivant le terrain, suivant l'exposition et le climat. Les intelligences languissent dans des conditions défavorables,